

Études littéraires africaines

BRINK André, *The Novel, Language and Narrative from Cervantes to Calvino*, Cape Town, University of Cape Town Press, 1998, 373 p. R 98,50

Jean Sévry



Number 7, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042116ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042116ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sévry, J. (1999). Review of [BRINK André, *The Novel, Language and Narrative from Cervantes to Calvino*, Cape Town, University of Cape Town Press, 1998, 373 p. R 98,50]. *Études littéraires africaines*, (7), 68–70.
<https://doi.org/10.7202/1042116ar>

■ BRINK ANDRÉ, *THE NOVEL, LANGUAGE AND NARRATIVE FROM CERVANTES TO CALVINO*, CAPE TOWN, UNIVERSITY OF CAPE TOWN PRESS, 1998, 373 P. R 98,50.

L'œuvre romanesque de Brink, par sa richesse et sa diversité, a tendance à nous faire négliger ses travaux de critique. Pourtant, avec son livre *Mapmakers, Writing in a State of Siege* (1983)¹, il nous avait déjà proposé, avec des chapitres comme "English & the Afrikaans Writer" ou comme "Writing against Silence", des réflexions qui nous en disaient long sur son talent en ce domaine, ce que l'on retrouve dans son très bel article "The Afrikaner" publié en octobre 1988 dans *The National Geographic*², à une époque où l'on préférait jeter l'opprobre sur sa communauté culturelle, plutôt que d'essayer de la comprendre de l'intérieur et à partir de son histoire, ce qu'il faisait avec un certain courage dans cette étude.

Dès les premières pages de son livre sur le roman occidental, il ne fait pas mystère de ses intentions (page 7) : "Mon argumentation, c'est tout simplement que l'on s'est acharné à présenter comme l'apanage du roman moderniste ou post-moderniste (et de quelques-uns de ses rares prédécesseurs) une exploitation des capacités de narration du langage, alors qu'il s'agit en fait de l'une des caractéristiques du roman depuis son apparition."

A partir de cette hypothèse de travail, Brink nous propose ce qu'il appelle "an enquiry" (une enquête, p. 19, p. 309, etc.) qui va porter sur pas moins de quatorze écrivains dont il va nous proposer une lecture savante : ce livre s'adresse à des universitaires. Fin lecteur de Barthes, de Derrida, de Bakhtine, de Foucault ou de Heidegger - le ton est volontiers philosophique -, Brink considère avec raison qu'un savoir critique de qualité ne peut qu'ajouter aux plaisirs de la lecture (page 17) : "Une démonstration théorique, implicite ou explicite, une philosophie, une vision sur le concept du langage peuvent ouvrir des nouvelles perspectives au plaisir qu'un lecteur peut prendre au texte."

Tout au long de ses recherches, il va s'acharner à nous pointer tout ce qui peut séparer la perception d'une réalité tangible de sa représentation en littérature : "Ce que nous appelons la réalité n'est jamais qu'une construction déterminée par l'histoire et la culture" (p. 30). Ainsi, tout relève du langage et du seul texte, ce qu'il nous démontre par exemple à propos du *Don Quichotte* de Cervantès, l'un de nos livres matriciels (p. 31) : "Don Quichotte ne se contente pas d'opposer la fiction au réel : les deux aspects d'une même équation sont produits par le langage."

¹ Brink, A., *Sur un banc du Luxembourg : essais sur un écrivain dans un pays en état de siège*, traduit par Jean Guiloineau, Paris, Stock, 1983

² Voir aussi, entre autres, son article "An Act of Violence, Thoughts on the Functioning of Literature", University of Cape Town Publications, 1991 (?)

C'est donc lui qui fabrique nos images de la réalité. Cette entreprise de déconstruction et de remise en place se poursuit à propos de l'auteur, qui est mis à mal dans ce *Don Quichotte* puisque le roman, en ce cas, se présente comme la résultante d'une traduction nécessairement infidèle. Le narrateur se voit également discrédité : il ne reste que le texte pour survivre à ce naufrage. Au travers de *La Princesse de Clèves*, de l'*Emma* de Jane Austen, ou du *Madame Bovary* de Flaubert, Brink poursuit sa théorie en termes d'une non fiabilité du récit, de l'exploration du langage "en tant que jeu de duplicité, de mascarade et de mensonges" (p. 195). Il écrit des pages très pénétrantes à propos de la *Moll Flanders* de Defoe, car le sort des femmes lui tient à cœur. Dans la foulée de la théorisation de Barthes, il voit dans le récit comme une valeur marchande, comme une "transaction". Mais l'usage très personnel qu'il fait de ce chef-d'œuvre de la littérature anglaise jette un jour nouveau sur ce roman, car il y voit (p. 82) "La découverte de la situation de cette femme comme une expérience duelle, celle d'être piégée par le pouvoir d'un discours mâle, et de rendre coup pour coup en préparant de son côté les pièges d'un langage femelle. La femme est tout à la fois le sujet et l'objet du piège et de la capture, ce qui apparaît bien dans la langue de *Moll Flanders*."

Au travers de Diderot, qui ne cesse, à ses yeux, de tergiverser et de procéder par longues diversions bien organisées, au travers de A.S. Byatt, d'Italo Calvino ou du *Procès* de Kafka, Brink ne cesse d'interroger le texte sur ce qu'il veut bien nous dire, ne pas nous dire, ou sur ce qu'il refuse de nous dire, dans ce jeu de cache-cache qu'est la littérature, dès qu'elle émerge du silence originel. Ainsi, à propos de Calvino (p. 310) : "Le problème, avec le langage, c'est qu'une fois qu'il est sorti de son silence, il ne peut plus garder le silence, il ne peut plus que gommer ce qui a été déjà dit en en disant de plus en plus."

Au travers de Kafka, il explore ce qu'il appelle (p. 251) "ce pouvoir de faire et de défaire, de créer et de détruire".

Ainsi Brink nous fait-il découvrir les rayons préférés de sa bibliothèque. S'il est bien vrai que la littérature est aussi une répétition, une mémoire de l'autre, c'est-à-dire celle d'autres écrivains, ce qu'il croit pouvoir constater au sujet de A.S. Byatt, elle n'en demeure pas moins un acte souverain de créativité.

Deux choses, il me semble, demeurent frappantes à propos de cette étude de Brink qui devrait normalement nous amener à reconsidérer notre lecture de son œuvre romanesque. La première, c'est que si de nombreux pays sont ici représentés (le Canada avec Margaret Atwood, l'Amérique latine et son réalisme magique avec Gabriel Garcia Marquez, mais aussi Thomas Mann ou Milan Kundera), le continent africain - Afrique du Sud incluse - en demeure étrangement absent. Pourquoi ce lourd silence ? Serait-ce que ces nouvelles littératures ne se prêtent pas à une telle approche critique ? Est-ce que ceci correspondrait à un désir de se situer sur un terrain plus sûr, celui de "notre" Occident, ce qui appa-

rait fréquemment dans la critique universitaire sud-africaine³ ? La question demeure, et elle a sans doute quelque chose d'inquiétant. La seconde, c'est que cette révision, cette mise à plat des relations pouvant exister ou ne pas exister entre fiction et réalité, nous la retrouvons dans son œuvre romanesque. Ce n'est pas par hasard si dans *On the Contrary* (1993)⁴, Estienne, en 1734, a toujours en poche son Cervantès qu'il consulte comme un véritable missel. Tout au long d'une activité romanesque qui n'est pas près de se terminer, on retrouve la même dénonciation opiniâtre, la même remise en cause radicale des fausses représentations du réel et de son histoire sur la terre africaine que sa communauté afrikaner a pu "se construire" à grands coups de mythes. Dès les premières pages de *The First Life of Adamastor* (1991)⁵, il proposait aux lecteurs que nous sommes un véritable "contrat" avec une mémoire littéraire (la "répétition" déjà citée) qui incluait Camoens, Rabelais, ou Gabriel Garcia Marquez. C'est que la mémoire, comme le langage, donne la distanciation nécessaire.

Ce livre est accompagné d'un index efficace et de très abondantes notes et références bibliographiques, qui permettent souvent de prolonger les réflexions engagées dans le livre : encore un texte dans un texte...

■ Jean SÉVRY

■ COUSSY DENISE, BARDOLPH JACQUELINE, VIOLA ANDRÉ, *NEW FICTION IN ENGLISH FROM AFRICA*, RODOPI, AMSTERDAM, 1999. L 11.

Un ouvrage de présentation de la littérature africaine anglophone contemporaine est d'un usage évident pour le spécialiste comme pour le non-spécialiste. Le gonflement du corpus a contraint le premier à se retirer dans des sous-zones plus modestes et il accueillera cet ouvrage comme un moyen fort agréable de se mettre au goût du jour en s'intéressant aux chapitres qui traitent des zones qu'il a désertées par nécessité plus que par goût. Quant au non-spécialiste qui n'ignore pas pour autant les noms et les œuvres des pionniers des années soixante, il pourra se faire une idée très complète des développements récents de la littérature africaine anglophone. Professeurs de littérature anglaise ou américaine, spécialistes des domaines francophones et lusophones en Afrique y trouveront des renseignements et des analyses utiles.

³ La critique universitaire en Afrique du Sud est très au fait des dernières recherches en termes d'épistémologie littéraire, ainsi au travers d'un périodique comme *Journal of Literary Studies*, *Tydskrif vir Literatuurwetenskap*, Pretoria. Exemple : vol. 10, n°1, March 1994, Special Issue, "Reading/Writing".

⁴ Brink, A., *Tout au contraire*, traduit par Jean Guilloineau, Paris, Stock, Nouveau Cabinet Cosmopolite, 1994.

⁵ Brink, A., *Adamastor*, traduit par Jean Guilloineau, Paris, Stock, Livre de Poche, 1993.